

## **Retour à la Dzeville<sup>1</sup> – en français Gebille –**

Aucune explication étymologique à vous donner sur ce toponyme quelque peu bizarre et mystérieux.

Nous avons évoqué cet endroit discret et à l'écart de toute voie de communication, dans un texte de la FAVJ. C'était alors en 1971, le 19 mai. Cela fait tout de même un bail, plus de quarante ans !

En cet espace de temps fut reconstruite la route du Pont à Vallorbe par le Mont d'Orseires. De grands murs de soutènement ont été mis en place. Si bien que le départ de l'ancien chemin conduisant à ces hauts oubliés, a été annulé. Ce chemin partait, on le verra sur la carte ci-dessous, aux deux tiers de la distance Tornaz – Pierre à Punex dite aussi Pierre Punex. Il était alors très raide, et l'on pouvait même se demander comment il était possible de monter là-haut avec chars et chevaux. Car ce qu'il faut comprendre, c'est qu'autrefois, tandis que la forêt de cette zone était beaucoup moins épaisse qu'elle ne l'est devenue depuis lors, l'on allait jusqu'à y faire les foins, épisode de notre vie agricole évoqué dans le texte cité plus haut.

Il est très possible, qu'après avoir fait longtemps les récoltes de ces terres pour le moins étonnantes, l'on dut les pâturer. Une sorte de gouille que l'on y a dernièrement découverte, avait très bien pu être un puits pour l'alimentation en eau du bétail. Depuis lors la forêt, non seulement a repoussé de manière naturelle, mais aussi l'on a replanté. Disons-le d'emblée, ces plantations furent une véritable catastrophe. Sapins alignés au cordeau, et bientôt sous-bois entièrement détruits, ne laissant plus que ces longs fûts sinistres poussant dans un sol recouvert d'aiguilles de sapins où rien ne pousse. Depuis lors, il semble, même si la forêt garde tout de son allure fantomatique, que le sous-bois a été heureusement recouvert de feuilles mortes venues des feuillus d'alentour après que le vent ou la bise les aient chassées. D'où résulte petit à petit la repousse de fougères. Avec le temps donc, la nature pourrait bien petit à petit cicatiser ses plaies et retrouver un état normal, c'est-à-dire acquiescer à nouveau une forêt véritable où le mélange des espèces assurerait une santé que l'on pourrait qualifier de bonne. Mais il faudra compter encore quelques bonnes décennies, voire même un bon siècle.

Le chemin actuel pour se rendre à la Dzeville part du niveau de la station de pompage de la Tornaz. Un décrochement dans le vaste mur de soutènement permet de l'emprunter. Il monte quelque peu au début, pour retrouver bientôt un long plat qui vous mènera en pente douce presque directement jusqu'à la Dzeville. L'ancien chemin, plus loin en contre-bas, se perd désormais dans la forêt. Ce n'est plus qu'un vieux souvenir. Il disparaîtra tout à fait.

Nous avons donc retrouvé les lieux après peut-être vingt ans. Et rendu au cœur même de la Dzeville, nous avons constaté que son aspect général nous était

---

<sup>1</sup> En patois, naturellement.

encore familial. Tout d'abord ces forêts que l'on a replantées sur les anciens champs ou pâturage, et ensuite, après que l'on ait franchi cette zone et que l'on ait établi nos constatations sur des méthodes anciennes de gestion des forêts qui ne tenaient pas debout, après avoir découvert de vieux murs moussus qui ne sont que les anciennes limites d'une propriété dont le propriétaire ne nous est pas connu, il faut tirer contre le couchant, c'est-à-dire suivre une droite parallèle à la ligne de faite, et non pas descendre tout droit. Alors vous auriez à affronter une pente extrêmement raide qui vous conduirait au niveau de la sortie plaine du tunnel de chemin de fer des Epoisats.

Empruntant cette direction, vous découvrez de petits vallons familiers où il fait bon se promener, sauf en ces endroits recolonisés de manière naturelle par les feuillus qui vous font une vraie jungle. Il est certain qu'ici les plus forts de ceux-ci émergeront du lot pour porter leur ramure haut vers le ciel et surtout prospérer au détriment des plus faibles qui dépériront faute de lumière. La nature fait toujours son œuvre, et au final, elle rééquilibre ce qui ne l'est pas.

Plus loin enfin, après de nouvelles plantations encore plus mal en point que les premières, vous descendez pour retrouver un chemin qui vous mène sans problème à celui des Epoisats. Y passe précisément un groupe de promeneurs que les mauvaises conditions météo de ces derniers jours n'ont pas retenus.

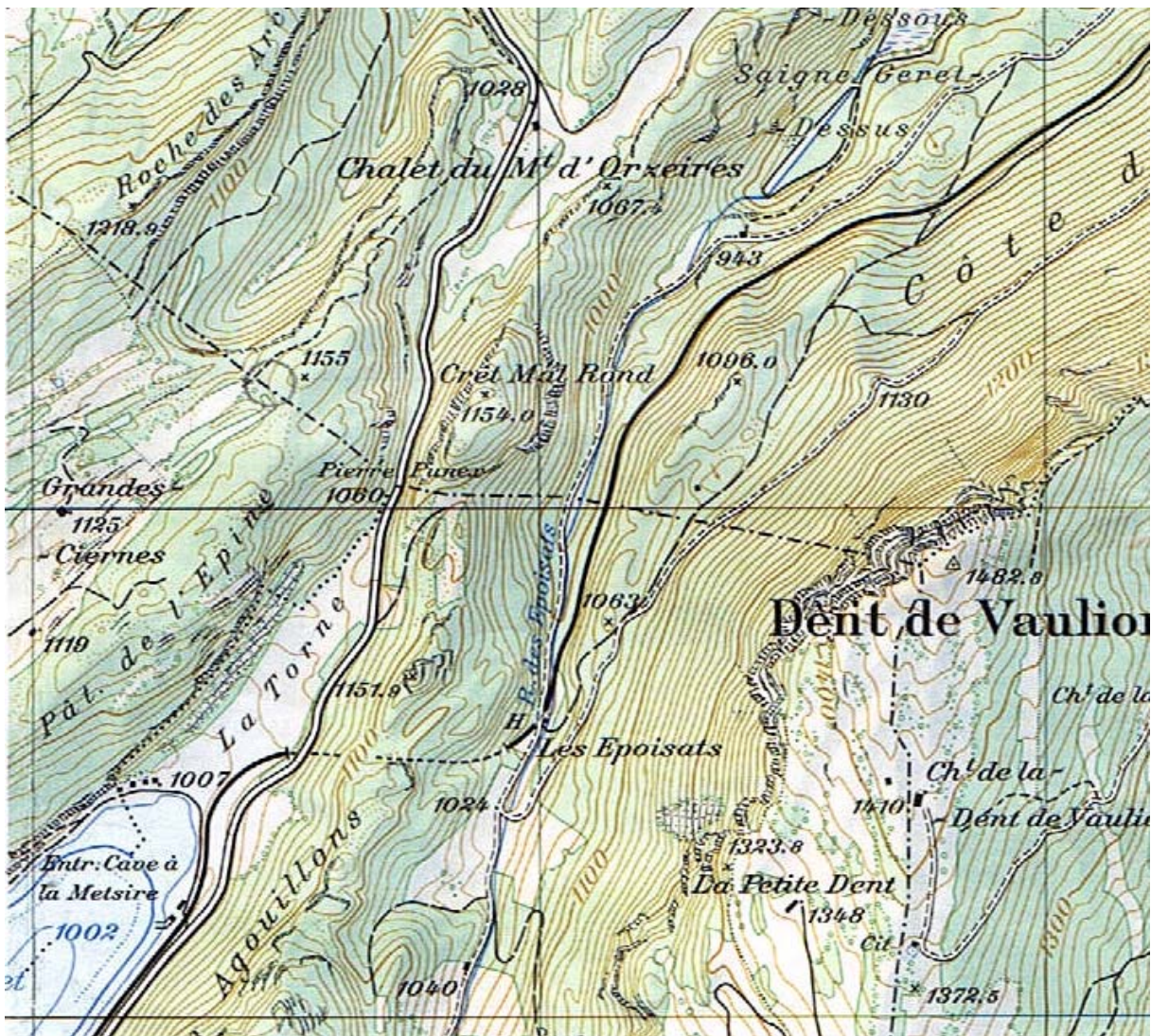
Une constatation faite lors de ce périple. Région l'une des plus sauvage de la Vallée, où il semblerait que personne ne passe jamais, tandis qu'en réalité le chemin parcouru était quand même plein de pas. Donc récemment on avait passé par ici. Et donc aussi, l'endroit ne serait pas si méconnu que cela. Ce qui n'empêche pas de croire que vous êtes le premier de l'année à traverser cette crête !

Route des Epoisats que l'on remonte en direction de Sagne-Wagnard. Le plaisir est de constater que le ruisseau de même nom, soit des Epoisats, n'a jamais été endigué, tout au moins sur l'essentiel de son parcours. C'est donc une petite rivière libre, qui court au fond de ce vallon où elle a creusé par endroits des gorges modestes. Le bruit de la rivière, parce que la saison est humide, vous accompagne tout au long de votre parcours en lequel vous rencontrez bientôt Sagne Wagnard, lieu discret sis derrière les collines trônant à l'arrière du village du Pont, avec de beaux champs et de superbes pâturages. Endroit charmant, discret, plein d'un charme un peu nostalgique avec ses tourbières et ses traces des anciennes exploitations. Ce n'est naturellement pas une région ignorée, puisque les promeneurs à destination de la Dent de Vaulion la traversent, montant tout aussitôt à l'assaut de notre grande et belle montagne.

Il y a en ces lieux, tout plein de souvenirs de promenades de ce type, puisque une année sans monter serait considérée comme sacrilège.

Et voilà, c'est le retour au Pont avec ses touristes habituels, avec sa brocante que nous n'oublions pas de visiter, bref, avec ce que l'on connaît et fréquente depuis la nuit des temps. Le lac, rempli à raz bord, est d'une grande beauté. Les cygnes malheureusement, à cause d'une nidification anéantie par la montée des

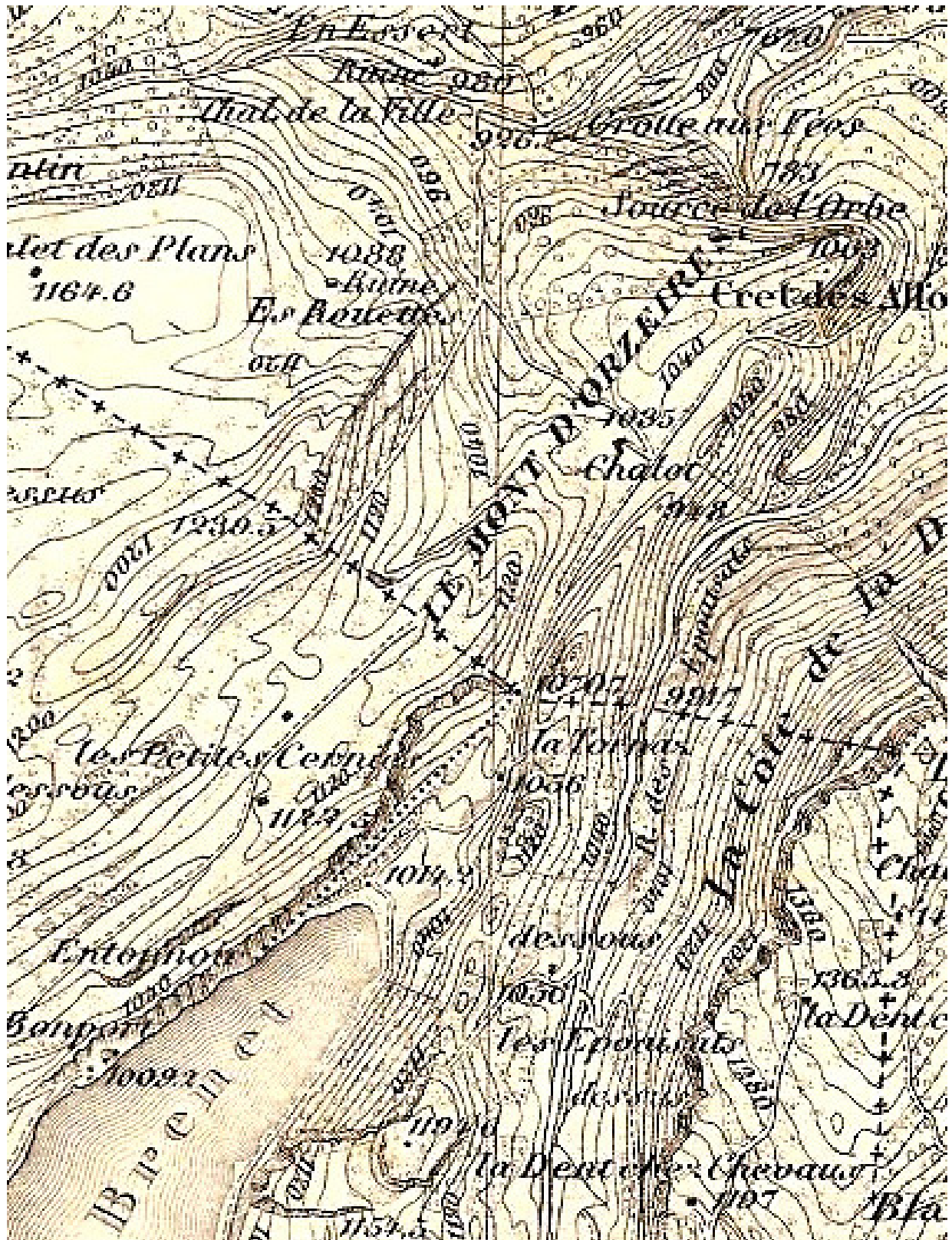
eaux, ont perdu leurs œufs. Ils restent seuls, attristés, semble-t-il, de cette petite famille qu'ils auraient pu constituer. C'est navrant. Mais en même temps c'est la vie, elle qui ne fait de cadeau à personne, juste une petite escapade le dimanche, pour, si ce n'est pas vous remonter le moral, car ces endroits que l'on a visités sont eux aussi tout empreints de nostalgie, mais au moins se ressourcer. Il n'est jamais bon d'abandonner trop longtemps les lieux que vous avez pu découvrir autrefois, alors que vous preniez conscience de la beauté et de la richesse des sites de la région.



Visez La Torne (on écrit plutôt la Tornaz, mais les cartes actuelles, malheureusement, ont trop tendance à moderniser les noms). Vous voyez la ligne de chemin de fer, avec son tunnel passant sous le prolongement de la colline des Agouillons. Plus haut un petit chemin part à droite pour s'enfiler dans la forêt et gagner une clairière allongée. La carte, de 1960, soit de plus de cinquante ans en arrière – ce qui ne nous empêche pas de l'avoir toujours en poche ! – ne témoigne plus d'un état actuel alors que cette clairière a pour dire entièrement disparu. Nous sommes ici à la Gébille, nom que nous n'avons vu figurer nulle part et que nous ne devons qu'aux anciens qui nous ont raconté l'épisode des fenaisons en ces lieux. Anciens parmi lesquels le narrateur de ce fait précis, M. Louis Golay du poste, ancien chef cantonnier, fils de Louis Golay du Poste no 1, directeur des Glacières du Pont.



La plus ancienne carte de la région, IGN, 1783. Rien de particulier n'est signalé pour la région de la Dzebille. On y découvre néanmoins les deux chalets de la Tornaz qui n'existent plus depuis plus d'un bon siècle. Il est étonnant que nos cartographes français n'aient pas désigné l'endroit. Il est probable qu'ils n'ont jamais pu se mettre ce toponyme en mémoire, travaillant en ce domaine uniquement sur les renseignements fournis par les gens du coin, puisque les cartes n'existaient pas, ou tout au moins beaucoup trop générales et imprécises pour offrir des renseignements dignes de ce nom.



Carte topographique du canton de Vaud, 1877/1880. Celle-ci, pourtant plus moderne, ne signale rien de particulier pour la région de la Dzebille. On y découvre encore par contre dans la région de la Tornaz la présence de l'un des deux chalets de la carte IGN de 1783.

## A la recherche des temps perdus

[19.5.1971]

(La Gebille)

par Rémy Rochat

Peu avant le col de la Pierre à Punex, du côté de la Vallée, un petit sentier quitte la route ; il s'engage dans la forêt qui recouvre la pente abrupte d'une grande colline appelée « le Crêt Mal Rond ». Si vous choisissez ce sentier comme guide de promenade, vous arriverez, après quelques minutes de marche, en un lieu tout à fait surprenant. Comment aurais-je pu supposer trouver ici une sapinière qui croît sur quelques poses de terrain cultivable ? Pourquoi des champs en ce plateau presque inaccessible et tout entouré de rochers et de forêts vous direz-vous ? Alors devant un spectacle semblable vous vous plairez à rêver. Qui furent-ils ceux qui venaient travailler en ces lieux déserts ? N'avaient-ils pas assez des champs de la Tornaz ?

Mais vous trouverez les réponses à vos questions. C'est ainsi que peu à peu, au cours de votre promenade, vous constaterez que cet endroit est très bien protégé. Si c'est au printemps vous y verrez même, dans les forêts toutes proches, des foyards ouverts alors que nul arbre n'a encore verdi dans La Vallée.

Et les hommes qui venaient travailler sur cette terre, qui étaient-ils ?

Braves et courageux ancêtres, défricheurs infatigables, je me les représentais. Assis sur l'herbe sèche de ces terres qui furent leurs champs, je suis retourné à leurs époques lointaines. Je les ai vus, je les ai entendus. Leurs chevaux essouffés encore d'avoir traîné les lourds chars à cercles au sommet de la rude grimpe, reprenaient haleine sur ce plateau perdu. Les paysans, eux, rassemblaient le foin avec leurs outils de bois.

Tout à mes rêves, je croyais presque réellement me pénétrer de l'odeur forte des chevaux en sueur et de celle plus légère des foins coupés que l'on brassait.

Les paysans chargèrent les chars à échelles. Puis ils s'assirent à l'ombre. On travaillait longtemps, il fallait donc boire et manger.

Avant le crépuscule le travail était fini. Hommes et bêtes allaient s'en aller et redescendre. J'imaginai alors les chevaux ; ils s'arcbuteraient dans les timons pour retenir les chars et ils creuseraient plus encore de leurs lourds sabots ferrés le chemin terreux. Puis arrivés au bas de la pente qu'ils auraient vaincue, ils prendraient la direction du village. Sur La Vallée la nuit s'apprêterait à tomber et l'on entendrait au loin les vaches qui parcourent les pâturages.

Tout ce monde-là vivait à l'époque des travaux rudes et pénibles, au temps où chacun devait lutter jour après jour pour assurer sa subsistance. Mais l'homme de ces heures-là connaissait des joies que nous avons perdues. Il aimait la terre défrichée de ses propres mains, les bêtes qu'elle lui permettait de nourrir, les peines qu'elle lui coûtait ; pourtant, en dépit de toutes ces difficultés, le soir au village il n'était que lui qui pouvait dire fièrement : « J'ai fené la Dzebille ». Tous ces petits riens, ces modestes satisfactions, formaient ce bonheur champêtre que je regrette et que je pleure aujourd'hui. Car j'aime ce temps passé où l'on vivait en communion perpétuelle avec la terre, élément de cette nature de laquelle nous sommes primitivement tous issus.

Mais je retrouvai la réalité ; il n'y avait plus devant moi qu'une grande surface herbeuse couverte de sapins en croissance. La cabane que j'avais remarquée lors de l'une de mes précédentes promenades s'était même effondrée ; la charpente vieillie n'avait pu supporter plus

longtemps le lourd toit de tuiles qu'elle soutenait.

Tout près des lieux où je réfléchissais, par-delà le vallon des Epoisats, à quelques centaines de mètres à vol d'oiseau, se dressait la paroi impressionnante de la Dent de Vaulion. Cette montagne, ces rochers, ces forêts, ce lieu paisible, formaient un spectacle d'une beauté rare et sauvage. Cet endroit désert où nul ne peut troubler notre retraite doit plaire à l'homme, me dis-je et je me relevai, l'esprit plein de visions grandioses ou champêtres, hâtif d'écrire et de faire ainsi connaître à d'autres ce que j'avais vu.

## Cahier photographique actuel



Une longue période pluvieuse et de mauvais temps a donné un vert éclatant à toutes les prairies de la région.



Ce bon vieux tunnel des Eposats que l'on traversait autrefois à pied...



Les forêts replantées de la Dzeville, de toute petite valeur.



Serait-ce le seul point d'eau de la région, vestige d'un ancien puits ?





Un vieux mur moussu marque encore les anciennes limites.



Un magnifique érable perdu et angoissé au milieu d'une forêt de sapins replantée pleurant de décrépitude.



Le chemin des Epoisats parcouru par les équipes de promeneurs revenant peut-être de la Dent de Vaulion.



Vous saurez à quoi vous en tenir !



Le lac est à son maximum tandis que le temps des grandes fauchées de gazon est revenu.

